

Henry David THOREAU

LA DESOBEISSANCE CIVILE

le passager clandestin édition

© le passager clandestin Edition
26 rue Muller, 75018 Paris
www.lepassagerclandestin.fr

couverture : Xavier Sebillotte, <http://xavier.sebillotte.free.fr>

logo : Fabrice www.surlaplageespaves.fr 

Diffusion : Pollen

Présentation par Noël Mamère

« A l'Etat, je donne ce conseil : rompre avec les propriétaires d'esclaves sur-le-champ. Il n'y a pas de loi, ni de précédent respectable qui sanctionne le maintien de cette union. Et à tous les habitants du Massachusetts, je conseille de rompre avec l'Etat tant qu'il hésitera à faire son devoir ».

« Faire son devoir », toute la philosophie de Thoreau tient en ces quelques mots simples qui sonnent comme une exigence paradoxale quand il s'agit de répondre, d'abord, à ce que nous dicte notre conscience.

Si Thoreau avait eu vingt ans en Août 14, quand les grandes puissances ont donné le signal de la première boucherie du vingtième siècle, il aurait sans doute fait partie des insoumis ou des mutins, en obéissant au « devoir » de sa conscience contre le « devoir » d'un Etat qui a envoyé toute une génération au cimetière. S'il avait eu vingt ans au moment de la guerre d'Algérie, il serait devenu objecteur

de conscience et aurait sans doute appartenu au réseau Jeanson... Comme il aida en son temps de nombreux esclavages fugitifs à rejoindre le Canada. La conscience contre l'Etat, la désobéissance contre l'injustice. De Gandhi à Havel, de Luther King à Schindler, les grandes figures de la « désobéissance » qui ont traversé le siècle des guerres coloniales, de la Shoah et du goulag, ont porté une part de l'héritage de Thoreau.

C'est en ce sens qu'il reste très moderne et continue d'inspirer de nombreux combats contemporains dont le plus emblématique reste celui que mènent les « faucheurs volontaires » contre la tentative de main-mise sur l'agriculture mondiale par les fabricants d'OGM.

Toute la vie de Thoreau (1817-1861) n'est qu'engagement et poésie, un mélange de romantisme inspiré par l'amour de la nature et d'exigence morale aux racines mystiques.

Il est de son temps et, surtout, de son pays : une Amérique en construction, qui massacre les Indiens, organise l'esclavage, engage la guerre contre le Mexique et s'apprête à entrer dans une guerre civile terrible, une Amérique

à la fois barbare et puritaine qui se prend déjà pour le phare des libertés ; une *Amérique-continent* où la nature puissante et sauvage, souvent hostile, s'impose à l'Homme, obligé d'en « rabattre » dans son orgueil prométhéen face à un tel géant.

C'est dans ce contexte politique et philosophique que Thoreau grandit et construit sa philosophie. Son nom va entrer dans l'Histoire pour un petit texte de quelques pages, intitulé *la désobéissance civile*, que publie en 1849 une revue éphémère, *Aesthetic papers*, dirigée par Elisabeth Peabody, la grande « prêtresse » de l'éducation nouvelle que Thoreau enseigne avec son frère John à l'Académie de Concord, depuis 1838.

S'il résume bien les fondements de son engagement - « je conseille de rompre avec l'Etat tant qu'il hésitera à faire son devoir » - ce texte devenu universel ne représente pourtant qu'une facette de son œuvre et de sa vie beaucoup tournée vers la nature, qu'il écrivait avec un grand " N ", tant sa relation avec elle était fusionnelle et mystique. Ce texte fondateur de la " désobéissance " ne peut donc être détaché de l'ensemble de l'œuvre de Thoreau, de sa conception de la relation de l'Homme

à la Nature et des rencontres qui ont bouleversé sa vie.

Né en 1817 dans la petite ville de Concord, Massachusetts, Thoreau a rarement quitté sa terre natale pour laquelle il éprouvait un amour infini. Dans son *Journal*, commencé en 1837 et jamais abandonné jusqu'à sa mort en 1861, chaque jour est un motif de célébration de la nature, de ses paysages et de son « peuple » : « Le chant du grillon suggère une sagesse accomplie, une sagesse jamais en retard, car elle est au-dessus de tous les soucis temporels ... » ou « la Nature, à chaque instant, s'occupe de votre bien-être. Elle n'a pas d'autre fin. Ne lui résistez pas ... » Mais il est aussi l'occasion de souligner sa conception d'une Nature qui échapperait à l'Homme et dans laquelle il pourrait être finalement un intrus : « j'aime la Nature en partie parce qu'elle n'est pas l'homme, mais une retraite pour lui échapper. Aucune des institutions humaines ne l'a soumise, ni pervertie. Chez elle, c'est une discipline différente. Je puis être heureux au milieu de la Nature, d'un bonheur parfait... L'homme est contraint, la Nature est liberté » (*Journal*, janvier 1853).

C'est cette conception de la relation de

l'Homme à la nature qui a inspiré l'essentiel des mouvements écologistes américains prônant sa sanctuarisation plutôt que sa maîtrise. De grandes ONG, comme le WWF, s'inscrivent dans la droite ligne de Thoreau et du courant transcendantaliste dont il fut un des adeptes les plus actifs.

La « deep ecology », version radicale et dangereuse de l'écologie moderne, celle qui a donné naissance aux « eco-warriors », est aussi une héritière de Thoreau et de ses amis transcendantalistes.

Le transcendantalisme est le premier mouvement écologiste de l'histoire, fondé par le philosophe Ralph Waldo Emerson que Thoreau rencontre en 1837 et dont il devient presque aussitôt l'un des plus fervents disciples, au service de cette philosophie idéaliste, panthéiste et mystique. Emerson est un contestataire qui fait déjà figure de maître pour de nombreux intellectuels américains quand il prononce son fameux discours *L'humaniste américain* qui prône « une vie transcendantale dans la nature » et cherche à démontrer « la nécessité d'être présent au monde, de rejoindre l'être profond des choses et d'y accorder sa conscience. »

Cette rencontre tombe au bon moment ; Thoreau, alors jeune diplômé d'Harvard, vient lui-même de prononcer un discours qui contient l'essentiel de ce que sera sa vie de désobéissant, rétif aux contraintes et aux contradictions des institutions des hommes. Dans la foulée de cette rencontre décisive pour la suite de sa vie, Thoreau est engagé à l'école publique de Concord... dont il démissionne au bout d'une semaine parce qu'il refuse de battre les élèves ! C'est à la suite de cette démission qu'il va fonder sa propre école avec son frère John, pour appliquer les méthodes d'éducation de Bronson Alcott et Elisabeth Peabody, disciples et compagnons d'Emerson qui prônent la non-violence dans l'éducation des enfants et accordent une large place à leur responsabilité individuelle. Une approche que l'on retrouvera des décennies plus tard dans les écoles Freney et Montessori... C'est d'ailleurs cette même année (1838) qu'Emerson prononce à Harvard, le *discours à l'école de théologie*, véritable charte philosophique du mouvement transcendantaliste, auquel répond Thoreau, quelques mois plus tard, de son école de Concord, avec son discours intitulé *La Société*. C'est à cette époque qu'apparaît le « chemin de fer souterrain », véritable réseau

clandestin qui aide les esclaves à fuir vers le Canada et auquel participe naturellement Thoreau qui sera de tous les combats pour l'abolition de l'esclavage. En 1854, on peut lire dans son *Journal* : « On m'a parlé l'autre jour d'un pauvre diable d'évêque qui approuvait la loi et le décret grâce auxquels l'esclave Burns a été livré à ses maîtres. Avant de m'asseoir à une table, je demanderai désormais s'il y a dans la compagnie quelqu'un qui s'appelle évêque, et il faudra alors que ce soit lui ou moi qui quitte la table... »

Quelques années plus tôt, en 1846, Thoreau a passé une nuit en prison pour avoir refusé de payer ses impôts à l'État du Massachusetts au motif qu'il admet l'esclavage et fait la guerre au Mexique. Il est déjà installé dans sa cabane en bois (4 juillet 1845) construite avec l'aide d'Emerson, d'Alcott, du docteur Channing et d'autres amis transcendantalistes, au bord de l'étang de Walden, là où il écrit le livre qui le rendra célèbre aux États-Unis et qui va devenir la « bible » des écologistes nord-américains : *Walden ou la vie dans les bois*. Il a vingt-huit ans quand il décide de concrétiser son idéal mystique et panthéiste en vivant au milieu de la forêt, au contact direct de la Nature. L'expérience dure trente six mois et va

nourrir nombre de ses conférences et publications à caractère politique et philosophique... dont *la désobéissance civile* qui connaîtra plus tard le succès que l'on sait et qui fait suite à son discours sur les droits et devoirs de l'individu vis-à-vis du gouvernement, prononcé à Concord en 1848.

Jusqu'en 1862, date de sa mort de la tuberculose, la vie de Thoreau est faite de combats contre l'esclavage, d'aide aux fuyards, de condamnation des guerres coloniales de la jeune Amérique. Il s'illustre notamment dans la défense de John Brown qui, le 16 octobre 1859, s'était emparé, avec une poignée de partisans, de l'arsenal fédéral de Harper's Ferry, en Virginie, avant d'être arrêté. Il écrit plusieurs textes sur ce héros de la lutte contre l'esclavage, notamment « les derniers jours de John Brown » au moment de la commémoration de sa mort. Nous sommes en 1860, année de l'élection d'Abraham Lincoln à la présidence des Etats-Unis. Un an plus tard débute la Guerre de Sécession.

Cette vie d'engagement est indissolublement liée à sa mystique de la Nature : il parcourt l'Etat du Maine à pied, descend les rivières Concord et Merrimack avec son frère, se rend

au cap Cod, ne peut supporter de rester plus de huit mois à Staten Island où il est devenu précepteur chez le frère d'Emerson ; la nature sauvage et ouverte de son Massachusetts lui manque ; il écrit un important ouvrage d'« Histoire Naturelle » qu'il transmet au grand naturaliste JL Agassiz, à Harvard ; il publie un récit sur « les bois du Maine » ...

Thoreau est l'un des tout premiers écologistes à avoir démontré que l'écologie ne niche pas seulement dans les arbres mais qu'on peut aussi la trouver dans la défense des droits humains et dans une certaine idée de ce qu'on appelle la conscience. Voilà la leçon qu'il faut tirer de la vie de cet homme engagé qui éleva l'indignation au rang de règle morale.

Puissions-nous-retrouver l'esprit de Thoreau quand il s'agit de dire « non » à l'inacceptable et de répondre au seul appel de notre conscience.

Noël Mamère
4 février 2007

La désobéissance civile

Henry David Thoreau

De grand cœur, j'accepte la devise : « Le gouvernement le meilleur est celui qui gouverne le moins » et j'aimerais la voir suivie de manière plus rapide et plus systématique. Poussée à fond, elle se ramène à ceci auquel je crois également : « que le gouvernement le meilleur est celui qui ne gouverne pas du tout » et lorsque les hommes y seront préparés, ce sera le genre de gouvernement qu'ils auront. Tout gouvernement n'est au mieux qu'une « utilité » mais la plupart des gouvernements, d'habitude, et tous les gouvernements, parfois, ne se montrent guère utiles. Les nombreuses objections - et elles sont de taille - qu'on avance contre une armée permanente

méritent de prévaloir ; on peut aussi finalement les alléguer contre un gouvernement permanent. L'armée permanente n'est que l'arme d'un gouvernement permanent. Le gouvernement lui-même - simple intermédiaire choisi par les gens pour exécuter leur volonté -, est également susceptible d'être abusé et perverti avant que les gens puissent agir par lui. Témoin en ce moment la guerre du Mexique, œuvre d'un groupe relativement restreint d'individus qui se servent du gouvernement permanent comme d'un outil ; car au départ, jamais les gens n'auraient consenti à cette entreprise.

Le gouvernement américain, qu'est-ce donc sinon une tradition, toute récente, qui tente de se transmettre intacte à la postérité, mais perd à chaque instant de son intégrité ? Il n'a ni la vitalité ni l'énergie d'un seul homme en vie, car un seul homme peut le plier à sa volonté. C'est une sorte de canon en bois que se donnent les gens. Mais il n'en est pas moins nécessaire, car il faut au peuple des machineries bien compliquées - n'importe lesquelles pourvu qu'elles pétaradent - afin de répondre à l'idée qu'il se fait du gouvernement. Les gouvernements nous montrent avec quel succès on peut imposer aux hommes, et mieux,

comme ceux-ci peuvent s'en imposer à eux-mêmes, pour leur propre avantage. Cela est parfait, nous devons tous en convenir. Pourtant, ce gouvernement n'a jamais de lui-même encouragé aucune entreprise, si ce n'est par sa promptitude à s'esquiver. Ce n'est pas lui qui garde au pays sa liberté, ni lui qui met l'Ouest en valeur, ni lui qui instruit. C'est le caractère inhérent au peuple américain qui accomplit tout cela et il en aurait fait un peu plus si le gouvernement ne lui avait souvent mis des bâtons dans les roues. Car le gouvernement est une " utilité " grâce à laquelle les hommes voudraient bien arriver à vivre chacun à sa guise, et, comme on l'a dit, plus il est utile, plus il laisse chacun des gouvernés vivre à sa guise. Le commerce et les affaires s'ils n'avaient pas de ressort propre, n'arriveraient jamais à rebondir par-dessus les embûches que les législateurs leur suscitent perpétuellement et, s'il fallait juger ces derniers en bloc sur les conséquences de leurs actes, et non sur leurs intentions, ils mériteraient d'être classés et punis au rang des malfaiteurs qui sèment des obstacles sur les voies ferrées.

Mais pour parler en homme pratique et en citoyen, au contraire de ceux qui se disent anarchistes, je ne demande pas d'emblée

« point de gouvernement », mais d'emblée un meilleur gouvernement. Que chacun fasse connaître le genre de gouvernement qui commande son respect et ce sera le premier pas pour l'obtenir.

Après tout, la raison pratique pour laquelle, le pouvoir une fois aux mains du peuple, on permet à une majorité de régner continûment sur une longue période ne tient pas tant aux chances qu'elle a d'être dans le vrai, ni à l'apparence de justice offerte à la minorité, qu'à la prééminence de sa force physique. Or un gouvernement, où la majorité règne dans tous les cas, ne peut être fondé sur la justice, même telle que les hommes l'entendent. Ne peut-il exister de gouvernement où ce ne seraient pas les majorités qui trancheraient du bien ou du mal, mais la conscience ? Où les majorités ne trancheraient que des questions justiciables de la règle d'opportunité ? Le citoyen doit-il jamais un instant abdiquer sa conscience au législateur ? À quoi bon la conscience individuelle alors ?

Je crois que nous devrions être hommes d'abord et sujets ensuite. Il n'est pas souhaitable de cultiver le même respect pour la loi et

pour le bien. La seule obligation qui m'incombe est de faire bien. On a dit assez justement qu'un groupement d'hommes n'a pas de conscience, mais un groupement d'hommes consciencieux devient un groupement doué de conscience. La loi n'a jamais rendu les hommes un brin plus justes, et par l'effet du respect qu'ils lui témoignent les gens les mieux intentionnés se font chaque jour les commis de l'injustice. Le résultat courant et naturel d'un respect indu pour la loi, c'est qu'on peut voir une file de militaires, colonel, capitaine, caporal et simples soldats, enfants de troupe et toute la clique, marchant au combat par monts et par vaux dans un ordre admirable contre leur gré, que dis-je ? contre leur bon sens et contre leur conscience, ce qui rend cette marche fort âpre en vérité et éprouvante pour le cœur. Ils n'en doutent pas le moins du monde : c'est une vilaine affaire que celle où ils sont engagés. Ils ont tous des dispositions pacifiques. Or, que sont-ils ? Des hommes vraiment ?, ou bien des petits fortins, des magasins ambulants au service d'un personnage sans scrupules qui détient le pouvoir ? Visitez l'Arsenal de la Flotte et arrêtez-vous devant un fusilier marin, un de ces hommes comme peut en fabriquer le gouvernement américain ou ce qu'il peut faire d'un homme

avec sa magie noire ; ombre réminiscente de l'humanité, un homme debout vivant dans son suaire et déjà, si l'on peut dire, enseveli sous les armes, avec les accessoires funéraires, bien que peut-être :

*« Ni tambour, ni musique alors n'accompagnèrent
Sa dépouille, au rempart emmenée au galop ;
Nulles salves d'adieu, de même, n'honorèrent
La tombe où nous avons couché notre héros »*

La masse des hommes sert ainsi l'État, non point en humains, mais en machines avec leur corps. C'est eux l'armée permanente, et la milice, les geôliers, les gendarmes, la force publique, etc. La plupart du temps sans exercer du tout leur libre jugement ou leur sens moral ; au contraire, ils se ravalent au niveau du bois, de la terre et des pierres et on doit pouvoir fabriquer de ces automates qui rendront le même service. Ceux-là ne commandent pas plus le respect qu'un bonhomme de paille ou une motte de terre. Ils ont la même valeur marchande que des chevaux et des chiens. Et pourtant on les tient généralement pour de bons citoyens. D'autres, comme la plupart des législateurs, des politiciens, des juristes, des ministres et des fonctionnaires, servent surtout l'État avec leur intellect et,

comme ils font rarement de distinctions morales, il arrive que sans le vouloir, ils servent le Démon aussi bien que Dieu. Une élite, les héros, les patriotes, les martyrs, les réformateurs au sens noble du terme, et des hommes, mettent aussi leur conscience au service de l'État et en viennent forcément, pour la plupart à lui résister. Ils sont couramment traités par lui en ennemis. Un sage ne servira qu'en sa qualité d'homme et ne se laissera pas réduire à être « la glaise » qui « bouche le trou par où soufflait le vent » ; il laisse ce rôle à ses cendres pour le moins.

*« Je suis de trop haut lieu pour me laisser
approprier
Pour être un subalterne sous contrôle
Le valet et l'instrument commode
D'aucun État souverain de par le monde. »*

Celui qui se voue corps et âme à ses semblables passe à leurs yeux pour un bon à rien, un égoïste, mais celui qui ne leur voue qu'une parcelle de lui-même est salué des titres de bienfaiteur et philanthrope.